

Le bonheur

Sur cette photographie, on peut observer quatre jeunes femmes qui marchent près de la piscine St Georges, rue Gambetta, que l'on peut reconnaître à sa façade, son architecture. Cette piscine emblématique de la ville de Rennes, fut inaugurée en 1926. Les quatre jeunes femmes paraissent heureuses, le sourire aux lèvres. On pourrait penser qu'elles étaient à la piscine car elles ont toutes un sac dans la main, peut-être un sac de sport. Elles ont l'air plutôt insouciant et je pourrais m'imaginer à leur place, avec des amies discutant de nos vies personnelles, de nos études en sortant d'une après-midi à la piscine. On peut également remarquer que ces jeunes filles portent des tenues représentatives de leur époque, des années 60, avec des pantalons larges, des bottines, de longs manteaux. Elles semblent assez modernes et font peut-être partie de la bourgeoisie. J'ai choisi cette photographie de Charles Barmay parce que je trouve personnellement qu'elle représente le bonheur. Ce bonheur est comme une quête, un état émotionnel, traqué par de nombreuses personnes. De plus, pour moi cette photo symbolise la simplicité de la vie, prise au coin d'une rue, avec ces quatre femmes qui font le charme de cette photographie.

Emma Anger



Lettre à Charles Barmay

Cinquante ans séparent votre photo de la mienne.
Cinquante ans séparent votre présent du mien.
Cinquante ans séparent deux inconnus que le destin rapproche.
C'est alors que de nombreuses questions prennent vie dans mon esprit.
Existerait-il un lien, étrange et étroit, entre vous et moi ?
Depuis votre époque, Rennes a bien changé. Je pense que vous seriez heureux de découvrir mon Rennes, qui fut le vôtre il y a cinquante ans.
À quoi pensiez-vous lorsque ce cliché a été pris ?
Qu'en est-il de l'homme que vous avez photographié, il y a cinquante ans, appuyé tranquillement en observant le grand bâtiment face à lui ?
Était-il pressé, le 25 septembre 2019, à 19h46 ? Est-il grisonnant, ridé et assez souriant ?
Portait-il un pantalon beige, surmonté d'une veste verte ce jour-là ? Avez-vous pu le reconnaître, d'où vous demeurez désormais ?
C'était un jour de pluie. Mon cœur battait au rythme des gouttes qui tombaient sur les pavés inégaux de la ville de Rennes. Je suivais peut-être vos traces. Je devais utiliser les quelques minutes que j'avais devant moi. Alors, je me suis réfugiée à l'abri, m'asseyant sur une petite marche, observant une colonie de petits oiseaux noirs rôder autour du clocher de la mairie de Rennes.
Est-ce que, comme moi, vous avez dégainé votre appareil en espérant que le monsieur ne s'en aille pas trop vite, sans que vous puissiez le prendre ? Est-ce que, comme moi, vous avez espéré que le temps s'arrête, pendant une minute, juste pour pouvoir immortaliser ce moment ?
C'est alors qu'il est apparu, affairé. Avait-il un rendez-vous ? Ou essayait-il juste d'éviter les larmes que les nuages laissaient glisser ?
Quelle est cette vague omniprésente de mystère ?
Cinquante ans après, l'homme s'est un peu affaissé.
Comme je vous le disais, Rennes a bien changé. La ville a bien grandi. Sa population a dû doubler. Le centre s'est modernisé, sans pour autant oublier les traces de son passé. Les bâtiments, eux aussi, se sont affaissés. Avant, pendant mes jeunes années, je m'inquiétais pour eux : étaient-ils en train de s'effondrer ?
Dix ans après, je me sens plus sereine quand je me retrouve face à eux. Ils sont toujours debout, tous entassés. La place de la mairie n'a pas bougé. Elle se dresse souvent sur mon passage lorsque je me trouve à Rennes. Elle me divertit souvent : suivant les jours de la semaine, les flux de passants diffèrent, les artistes s'y produisent, les sans-abris y vagabondent.
J'aime cette place sous le soleil timide des samedis matin. J'aime cette place lorsque le peuple rennais se réunit pour fêter victoires ou Nouvel-ans. J'aime

par-dessus tout cette place glacée à Noël, lorsque l'opéra scintille de mille feux, lorsque le petit vendeur de marrons attend ses clients, lorsque les mélodies des chants religieux courent.

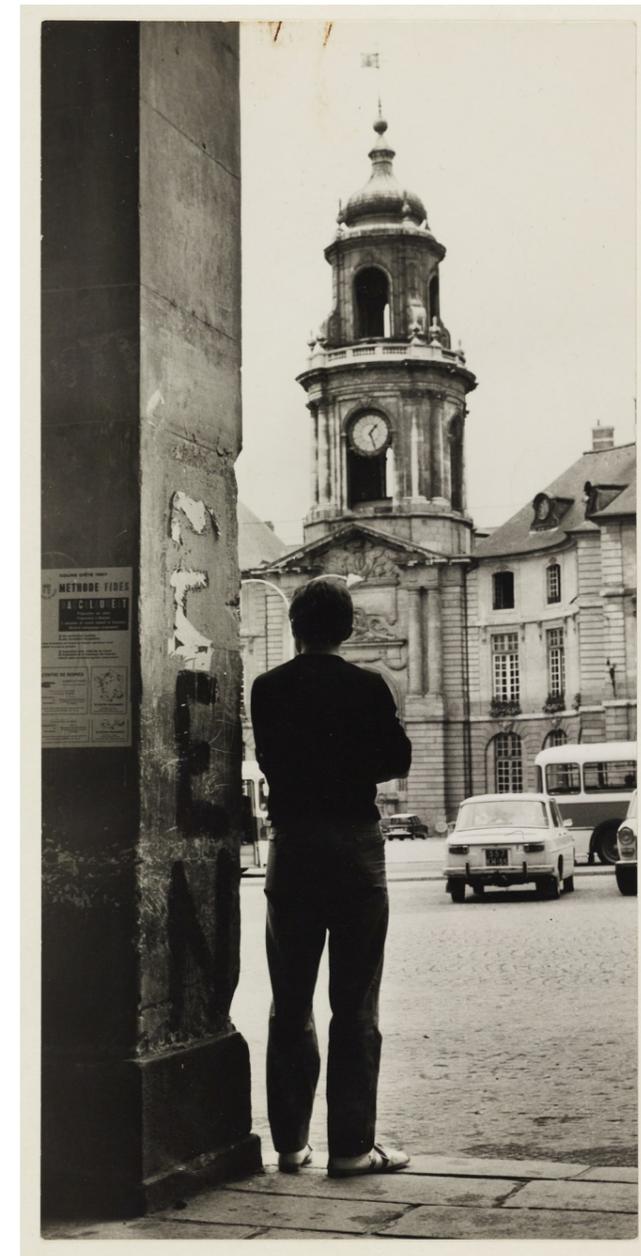
Avez-vous connu le petit vendeur de marrons ? Le grand sapin qui occupe la place du parlement ? Le monsieur qui fait des grandes bulles le samedi après-midi et qui amuse les enfants ?

Impossible de savoir quelle était l'ambiance qui régnait à Rennes quand vous y étiez.

Impossible de savoir pourquoi vous vous êtes arrêté là, pour photographier ce cadre que j'ai aussi photographié, cinquante ans après.

J'espère comprendre, peut-être en vous retrouvant à travers d'autres clichés, d'autres photographies, d'autres mystères.

À bientôt



Laurinda Betton

La promenade en vélo

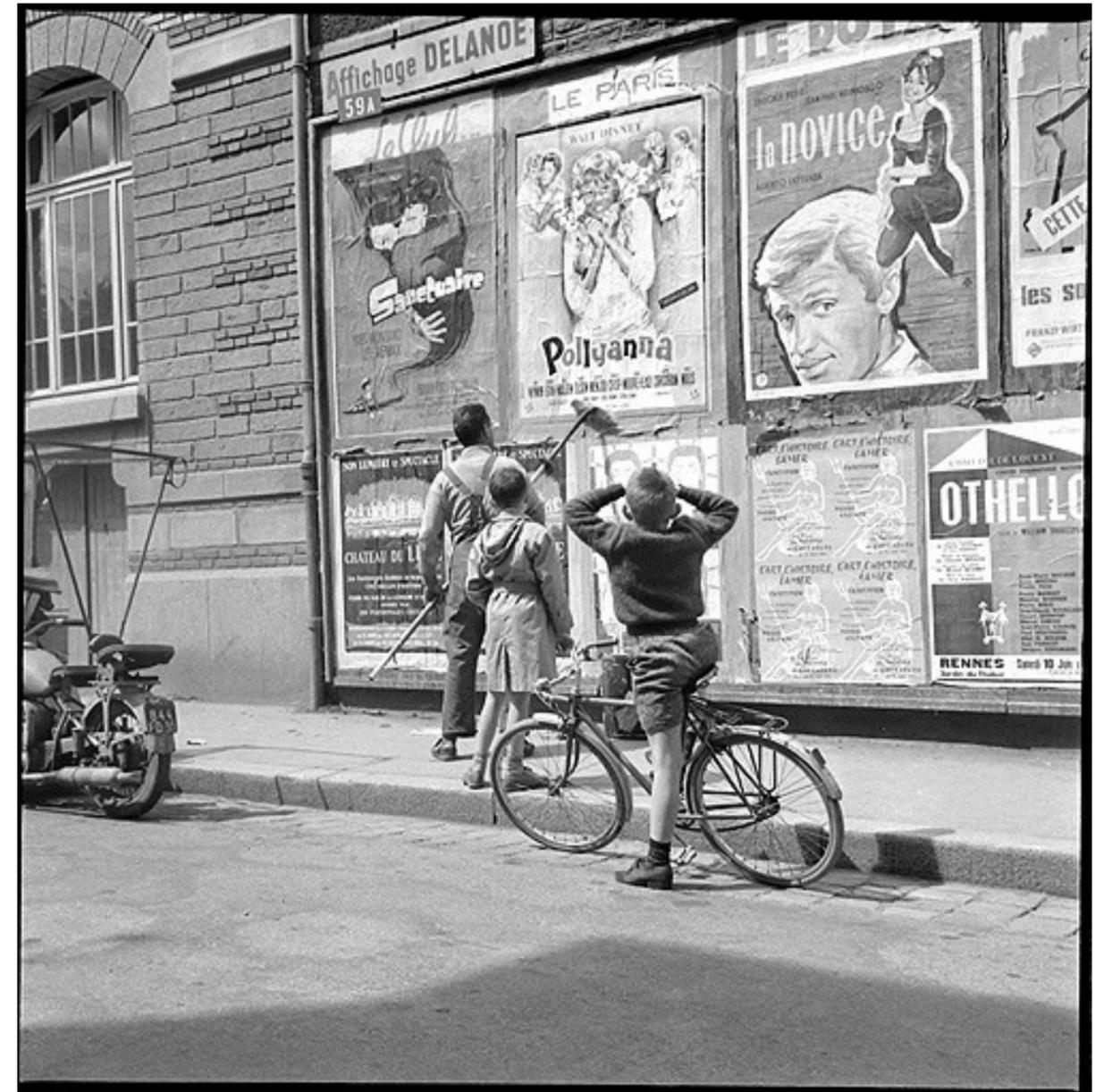
Tout d'abord, lorsque je regarde cette photo de Charles Barmay, je m'identifie en premier aux enfants qui regardent les affiches de cinéma.

L'enfant au premier plan a l'air très attiré par le travail du colleur d'affiches car il a le regard en direction de l'homme. Son regard est particulièrement posé sur une affiche qui est un film intitulé « Pollyanna ». On peut penser que l'enfant est intéressé par l'affiche car le film raconte l'histoire d'une jeune orpheline et donc qu'il s'identifie à cette jeune fille car cela touche le sujet des enfants. De plus l'enfant semble s'arrêter spécialement pour regarder ces affiches car il était en pleine balade à vélo. Les affiches attirent également mon attention, notamment celle dans laquelle joue le célèbre acteur : « Jean-Paul Belmondo ».

Tous les films présents sur la photographie datent à peu près des années 50, on peut donc dater cette photo. Au second plan un enfant est encore présent mais celui-ci est plus proche du colleur d'affiches.

Cette photographie me rappelle mon enfance, lorsque je me promenais en vélo avec mes parents, et que je passais devant les affiches de cinéma. C'est pour cela que cette photographie de Charles Barmay m'a interpellée, elle fait resurgir des souvenirs.

Coline Chemin



La rencontre entre deux mondes

Sur cette photographie, ce sont plusieurs femmes habillées de longs manteaux. Les femmes portent des foulards et ont les cheveux dressés vers l'arrière. Elles sont vêtues de tenues de travail, elles sont habillées de la même façon que les classes populaires.

Diverses photos de la moitié du XX^e siècle, peuvent montrer que les femmes appartenant aux classes populaires sont vêtues d'une même manière.

Ces femmes portent des fichus pour cacher leurs cheveux, elles ont de longues vestes, les femmes des classes plus aisées sont habillées par des tenues plus élégantes.

Les femmes se trouvent sur une célèbre place commerçante rennaise : la place des Lices.

Les femmes en noir sont des paysannes qui viennent de la campagne, venues vendre leurs produits.

À leurs pieds, se trouvent des paniers en paille dans lesquels se trouvent des lapins, des oies.

Désormais, les animaux ne sont plus vendus sur ce marché.

En outre, pour ce qui concerne la disposition, les « articles » ne sont plus disposés dans des paniers mais dorénavant on les expose sur des étalages.

J'ai choisi cette image car l'évolution historique de la place prise par Charles Barmay est très intéressante.

En effet, même si sa disposition a évolué, sa fonction au fil du temps reste la même, une place d'échange commercial.

Les femmes ont l'air d'apprécier ce moment, les professionnelles échangent entre elles mais aussi avec les acheteuses.

Le contraste est très important, les femmes des classes populaires rencontrent les femmes des autres milieux, un mélange de classes sociales qui se rencontrent, les femmes des milieux populaires et des milieux plus nobles discutent.



Lola Crespel

Les Deux Amis

Un parking, une voiture, des gens
Une ville, des magasins, des passants
Le temps passe, le temps passe

Une voiture bien garée
Sur le parking d'une allée

Deux passants regardant
Droit devant

Mais sous le capot d'un moteur
Il n'y avait plus d'heure
Le temps de tout changer aurait pris une journée
Le dépanneur serait-il arrivé ?

La question ne se pose pas
Tout était fermé !
Fallait-il rentrer à pied ?
Le soir allait-il tomber ?

Pour l'instant, il faut se préoccuper
De rentrer pour le souper
Toute la ville à traverser
Leur prendrait toute la journée

Pendant la traversée, ils se sont arrêtés
Pour aller prévenir le garagiste
Mais la boutique était fermée

La Vilaine étant passée
Il fallait quand même continuer
Pour pouvoir y arriver

Loevan Félix

Les Passants

Un parking, une voiture, des gens
Une ville, des magasins, des passants
Le temps passe, le temps passe

J'aperçois deux personnes regardant le capot d'un moteur
On ne sait pas tellement ce qui se passe
Un bruit les a peut-être alertés

Ou ils se sont peut être demandés
Si elle n'était pas endommagée

La curiosité les a attirés
En dehors pour aller dans cette rue se garer

L'huile, le liquide de refroidissement, on ne saura jamais vraiment
Ce qu'il leur est arrivé
Mais cela s'est passé
Pour le restant de l'éternité

Pour eux c'en est terminé
Ils repartirent sans leur voiture
La laissant là

Ils se sont garés ici par hasard
Mais cela a suffi
Pour en faire une photographie



La Fascination

J'errais désespérément sur le site du musée de Bretagne afin de dénicher quelques photographies de Charles BARMAY qui me fascineraient, ou tout au moins, une photographie qui pourrait attraper mon regard. J'ai d'abord trouvé la photographie de branches, au parc du Thabor, qui étincelaient de mille feux : la lumière se reflétait en effet sur le doux feuillage des arbres, ce qui donne à la photographie une apparence particulièrement attrayante. J'ai ensuite sélectionné une image banale, mais délicieuse par sa simplicité. C'est une ruelle, pavée, dans laquelle se tiennent deux maisons qui se ressemblent, une de chaque côté de la photo, un fil les reliant. Ce qui est séduisant dans cette photo, c'est surtout la métaphore du fil qui relie deux éléments qui peuvent paraître identiques mais qui au final sont dissemblables. Ma recherche était intense jusqu'à ce que mon regard se pose sur une autre. C'est une photo, localisée sur l'esplanade Charles de Gaulle, anciennement esplanade du Champs de Mars. Ce qui m'a immédiatement subjugué, ce sont les éléphants. Ces pachydermes sont au premier plan, au nombre de quatre, les uns derrière les autres. Ils sont entourés des artistes du cirque Pinder, et d'habitants venant voir les animaux parader dans Rennes avant la représentation. Nous pouvons également distinguer quelques réverbères, des arbres, un immeuble et un muret. Vous vous demandez sûrement pourquoi une image d'éléphants me captive autant. Voici ma réponse : ces êtres vivants me fascinent depuis mon plus jeune âge. J'ai toujours vu ces animaux comme majestueux, imposants, respectés de tous, mais surtout dotés d'une intelligence si vantée. Ils inspirent l'idée d'une sagesse supérieure par leur grandeur et leur puissance. Qui ne s'est jamais d'ailleurs posé une question aussi simple sur eux comme jusqu'à quand peuvent-ils vivre ? Ou encore, pourquoi la taille des oreilles des éléphants varie en fonction de leur localisation ? Ces géants jouent d'ailleurs un rôle considérable dans la culture des légendes religieuses de l'Inde, leur tête étant représentée, principalement sur les monuments. Certaines races, comme la race blanche résultant d'un albinisme rare, ont même été considérées comme sacrées en Thaïlande. Revenons à la photo elle-même. Les éléphants étaient donc là pour la parade du cirque qui s'effectuait avant chaque représentation. C'est ce type de spectacles que l'on appelle « cirque traditionnel ». Le cirque déambulait alors devant une foule nombreuse avec ses chars, cavaliers, et animaux. J'imagine que les deux étaient principalement là pour la faune. Malgré ces parades pour plaire au public, le cirque animal n'est pas réellement idyllique. Effectivement, la maltraitance animale règne beaucoup sous les chapiteaux rouges et jaunes. Les parents qui amènent leurs enfants pour attiser leur attraction pour les animaux et

spectacles, ne se demandent généralement pas comment procèdent les dresseurs pour faire en sorte que l'animal soit docile. C'est le plus souvent à coups de fouets que règnent ces maîtres. Même si certains cirques tentent de faire évoluer leur image et que beaucoup d'associations de protection animale existent sans doute encore sous la bannière de la captivité et la maltraitance en cirques, zoos, et particuliers, la brutalité animale existe sans doute encore dans certains cirques. C'est selon moi un problème à solutionner dès que possible. Ainsi j'exprime ici mon attachement sincère et fervent à l'éléphant. J'espère que cela aboutira à une évolution de la mentalité de certaines personnes qui portent divers préjugés ou simple dénigrement vis-à-vis de l'éléphant aussi, j'exprime ici mon opinion à partir de la photographie de ces beaux animaux.

Noa Fitaly



Entretien avec ma grand-mère

Afin d'écrire sur Rennes, j'ai interrogé ma grand-mère, une Rennaise de toujours, âgée d'une quinzaine d'année dans les années 60. À l'époque, lycéenne, elle arpentait les rues tous les jours pour se rendre au lycée et sortir en ville avec ses amis. Je l'ai fait parcourir la collection Barmay et j'ai retranscrit ses réactions et souvenirs. Nous nous sommes arrêtées sur les photos qui lui rappelaient une anecdote, des fois à côté de ce que j'attendais.

Tourisme à vélo

« - Tu vois le tourisme à Rennes c'était en vélo, mes parents ils partaient en vélo avec tout leur bardage, la tente, ...

- Tu en as fait toi ?

- Oui, avec ton père et Yann (mon oncle). Moi j'en ai fait après la guerre quand j'avais 2 ans, mes parents ont fait le tour de Bretagne et moi j'étais sur le tandem (...) et on dormait dans les fermes car on n'avait pas de matériel de camping. »

Les nouveaux cars

(J'avais imaginé qu'elle parlerait de l'homme qui se tient sur la photo, mais elle s'est intéressée aux cars en arrière-plan)

« Ah tu vois les cars, alors attends je veux voir si c'est les nouveaux cars, (...) ça a changé de car quand j'étais en cinquième, à 11 ans, il y a eu des cars droits comme maintenant. Il n'y en avait qu'un ou deux à circuler. Je partais de la rue de Vern, je traversais toute la ville pour aller à Jean Macé et quand on passait à la gare, on croisait le nouveau car alors on calculait, le temps qu'il aille et qu'il revienne, si on avait le temps de l'attendre et de changer de car à la mairie pour arriver et monter dedans. (...) Et alors quand on montait dedans, c'était encore pire, des fois ça nous arrivait un peu en retard et des fois comme on était dedans et qu'on disait : « on a le temps » et bien on restait dedans jusqu'au parc de Maurepas et on revenait avec. On était toutes contentes d'avoir pris le nouveau bus ! (...) et comme moi je passais midi et soir à la République, quand il y a eu le premier escalator, sur un étage, aux nouvelles galeries, on descendait du bus, on courait, on allait monter (il ne faisait que monter) on redescendait à pied pour rattraper notre bus.

- C'était votre toboggan.

- Oui, bah tu vois pour remonter dans le bus et être à l'heure quand même ! ».

Les fleurs de la mairie

« - Et ben dis-donc c'était le temps des tulipes !

- C'est des tulipes tout ça là ?

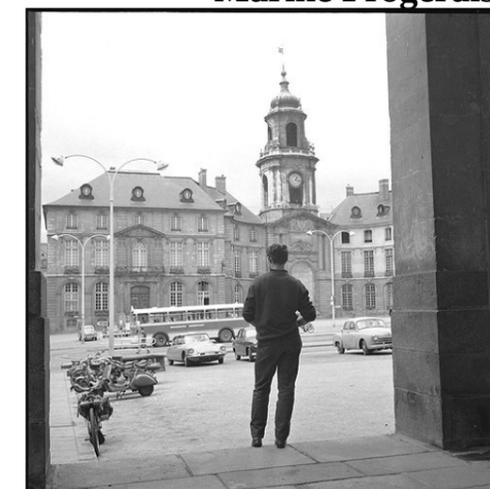
- Oui (...)

- Et donc les marchés aux fleurs c'était tous les jours ?

- Je ne sais plus mais c'était assez souvent. Bon, il y en avait moins, mais à l'époque où Annie (une de ses amies depuis le lycée) était étudiante, elle habitait juste au-dessus du Piccadilly, au dernier étage, là où il y a les balcons. Ils se fréquentaient avec Michel et il y avait encore un marchand de fleur sur le pavé en bas et elle avait le droit chaque fois qu'il lui rendait visite à un bouquet de roses. Il y avait un marchand de glace aussi, Lopez, avec un petit chariot, c'était chouette. »

Pendant cet échange avec ma grand-mère, j'ai appris plusieurs choses. Premièrement, j'ai découvert un monde que je ne connaissais pas, un Rennes des années 60 que je n'avais vu seulement qu'en photo, donc en parler avec quelqu'un qui y a vécu était très intéressant. Ensuite, j'ai appris une partie de la vie de ma grand-mère dont je n'avais presque jamais entendu parler. Je sais beaucoup d'histoire sur ses voyages dans toute l'Europe pendant sa vingtaine mais j'ignorais quasiment tout de l'adolescente et l'étudiante rennaise qu'elle était. Elle connaît les rues de Rennes comme je connais les couloirs du lycée et quand on lui demande comment elle répond simplement que cela fait 72 ans qu'elle les traverse.

À présent, je ne veux qu'une seule chose : prendre un appareil photo afin de photographier le Rennes d'aujourd'hui pour peut-être un jour partager ce même moment avec un de mes petits-enfants.



Marine Frogerais



Le mystère Barmay

Sur cette photo, on ne voit pas le photographe, seulement son ombre ce qui nous laisse imaginer à quoi pourrait ressembler cette personne. Cette ombre lui donne une apparence mystérieuse. Peut-être ne veut-il pas laisser apparaître son visage, sa silhouette, cette silhouette laissant apparaître son chapeau et peut-être un long manteau ? A-t-il fait exprès de laisser apparaître son ombre sur la photo ? Qui est Barmay ? Cette silhouette appartient-elle vraiment à Barmay ? Même les gens pris en photo à ce moment-là n'ont pas l'air de l'avoir remarqué ; cet enfant et une personne âgée, peut-être sa grand-mère qui est en train de lire et l'enfant en train de jouer sans se soucier de Barmay. Ont-ils fini par le remarquer ? Ont-ils pu voir la photo ? À droite de la photo on peut distinguer une autre silhouette, celle d'un homme, similaire à celle de Barmay, elle est moins imposante que celle du photographe. L'a-t-il remarqué ? Est-ce la principale raison de la photo ? Voulait-il en réalité prendre en photo cette ombre similaire à la sienne et non l'enfant ? Toutes ces questions restent un mystère.



Victoire Gillard

Soir d'Hiver

17h13,
Quand je range mon portable dans ma poche,
La nuit est presque là.
Après être passée sur la place Hoche
Je descends la rue Pasteur
Je lève les yeux et regarde les ombres
Glisser doucement sur les façades
Le soleil se couche et en s'en allant
Laisse derrière lui une poussière d'or
Telle une trace de sa présence passée.
Les maisons semblent être animées d'un feu
Et fondre pour se transformer en rivière dorée
La ville, telle une citée d'Orient,
Se peuple d'ombres dorées,
De toits constellés et de bâtiments rougeoyants.
Alors que les passants se pressent
Je n'entends plus que le bruit sourd des voitures.
La nuit tombe mais je n'ai pas envie de rentrer
Je sens une brise glacée piquer mes yeux
Et à son seul contact mes joues rougissent
Je n'ai pas vu les heures passer
Les flaques d'eau reflètent la lumière des réverbères
La nuit est déjà là, somptueuse et effrayante
C'est alors que des sons me parviennent
Joyeux et bruyants
Ils enveloppent de douceur et je décide de les suivre
Quand j'arrive devant La Marine, la lumière et les bruits m'atteignent
Et je décide d'y entrer

Cloé Guilmineau



Devant le plan de Rennes – avril 1962

Deux hommes sont devant un vieux plan de Rennes. Un des deux hommes a l'air confus. L'autre homme lui montre quelque chose sur le plan. Lui aussi a l'air d'être un peu confus, même un peu énervé par l'autre homme.

Une scène normale, vue tous les jours, mais elle est prise en l'année 1962.

Qu'est-ce qui a changé depuis cette année ? Est-ce qu'il y a des choses qui sont restées comme à l'époque ?

La première chose que je remarque qui a changé est la rue. Aujourd'hui il y a des trottoirs, beaucoup de cars et de voitures. En gros il y a du monde. Pour moi c'est un peu ce que les deux hommes représentent : être perdus dans une foule, sans orientation, sans comprendre. Même si Rennes n'est pas si grande, j'ai parfois le sentiment d'être perdue. Peut-être parce que je suis étrangère, peut-être parce que beaucoup de choses ont changé. Mais il y a aussi des choses qui n'ont pas changé, par exemple Ouest-France est resté au même endroit. Ça donne un peu de stabilité dans notre monde rapide d'aujourd'hui.

Les deux hommes sont une île dans la ville, au moins pour moi. Une île parce qu'ils sont étrangers, ils ne font pas vraiment partie de la ville mais ils sont quand même dedans. Ils cherchent quelque chose, comme tout le monde le fait.

À côté de Ouest-France, il y a une autre chose qui n'a pas changé : la pluie en Bretagne. On peut voir des gens avec des parapluies. Les deux hommes devant le plan n'ont pas de parapluie ; est-ce qu'ils sont Bretons ? En vrai avoir un parapluie ou pas n'est évidemment pas une indication mais je ne saurai jamais si les deux hommes sont Bretons ou pas. Pour moi, une Allemande, c'est vraiment intéressant. Peut-être sont-ils eux même Allemands ? C'est parfois un sentiment étrange d'être étrangère.

Les Bretons qui sont très fiers d'être Bretons n'ont normalement pas besoin d'un plan. Il y en a quand même un.

C'est normal dans une grande ville, mais pourquoi est-ce aussi important pour moi ?

Je me souviens d'avoir été debout devant le plan de Rennes place de la République sans savoir où j'étais et où aller. C'est un souvenir marquant pour moi : être perdue n'importe où et n'importe quand ça peut-être dans une ville que je ne connais pas du tout ou dans ma ville natale, c'est peu important.

C'est pourquoi j'aime beaucoup la photo des deux hommes.

Parce que je peux m'identifier à eux.



Anna Helms

Il y a

Il y a là des sentiments et des attentions,
De l'amour et des ambitions.

Il y a là de l'aventure,
Avec un merveilleux futur.

Il y a là de la passion,
Sans doute énormément d'affection.

Il y a là des adieux,
Bien qu'ils soient amoureux.

Il y a là des cactus piquants,
Les attirant comme des aimants.

Il y a là des hauts et des bas,
Mais leurs mains n'en débattent pas.

Il y a là sans doute des conflits,
Peut-être dus à de la tromperie.

Il y a là de l'attirance,
Qui abolit les distances.

Il y a eu là une discussion,
Laissant place à une réconciliation.



Morgane Huc

Rennes- Sieste dans l'herbe

L'homme sur cette photo me fait penser à moi. Comme lui, je dors partout, aussi dans l'herbe une fois je pense. Ma correspondante et ma famille trouvent que c'est vraiment rigolo ; moi je trouve que c'est très pratique. Quand ma famille et moi sommes partis en France pour se reposer un peu, j'ai vraiment dormi presque dix heures sans pause dans une voiture. Alors comme vous pouvez le lire je suis normalement heureuse quand je parle de dormir. Mais quand je regarde cette photo je ne suis pas trop sûre d'avoir raison d'être heureuse. Quand je vois ce vieil homme dormant dans l'herbe il me rappelle je ne sais pas trop pourquoi que la vie ne va pas devenir plus simple avec l'âge. Au contraire à mon avis. Je pense à la fin de ma vie quand je le regarde et j'oublie pour un moment que j'ai encore beaucoup, beaucoup de temps à vivre. En plus, ce ne serait pas possible de dormir dans l'herbe comme lui aujourd'hui. Les gens sont devenus plus craintifs et moins gentils je trouve. Si je me reposais dans l'herbe dans un parc, par exemple, j'aurais peur. Ce serait trop facile de me voler des choses ou de me faire mal. Je ne pourrais pas me reposer. Malgré cela, la photo a quand-même quelque chose de paisible et de tranquille. En plus c'est vraiment simple : il y a juste l'homme et l'herbe. Peut-être est-ce la raison pour laquelle j'ai envie d'en parler. Je me pose aussi beaucoup de questions : pourquoi est-ce qu'il est là ? Est-ce qu'il doit se reposer parce qu'il est trop vieux ? Pourquoi est-il seul ? Est-ce qu'il avait une femme ? Est-ce que quelqu'un l'attend ? À mes yeux la structure de la photo est simple mais elle est plus complexe qu'il n'y paraît.

Elisabeth Knigge



Le nouveau Rennes

Je ne reconnais plus ma ville, tous ces travaux, toutes ces briques, toutes ces machines, cette pollution sonore constante jusque tard le soir m'exaspère, je ne la supporte plus.... Je souhaite revenir au temps de mon enfance quand le coq me réveillait et non ces bruits de travaux qui commencent tôt le matin.

Je te comprends mon ami, mais vois le verre à moitié plein et non à moitié vide, nous avons du travail grâce à ces travaux, Nous mangeons grâce à ces travaux, nous avons des maisons grâce à ces travaux !

Certes tu as raison mais je ne reconnais plus ma ville de Rennes, mes rues pavées ne sont plus que goudron et terre, les places sentant la clémentine pendant Noël ne sont plus que poussière de travaux, Les maisons avec leur ossature en bois ne sont plus qu'immeubles en béton. Il y a y trop de changements pour moi, je ne reconnais point ma tendre ville.

Tu sais mon cher ami, le monde est comme toi et déteste le changement, c'est pourtant la seule chose qui lui a permis de progresser ! Quand à ces bâtiments gargantuesques, qui ne représentent que futur représenteront passé pour tes enfants et les enfants de tes enfants. En 2000, deux personnes se tiendront ici et regretteront ces nouveaux bâtiments.

Je n'appartiens plus à cette ville, Chaque bâtiment détruit, emporte une petite partie de moi et je disparaîs comme la poussière des bâtiments.

Bon arrête de te lamenter, viens, ces bâtiments ne vont pas se construire tout seul !

Thimoté Lanneau



L'air du marché

Cette image me rappelle mon enfance lorsque je me rendais au marché avec mes parents le dimanche matin. Avec cette foule vagabonde et le cri des marchands qui essayaient d'attirer les clients. Ils les attiraient en annonçant leurs prix. Les marchands étaient en compétition de présenter le meilleur prix et d'avoir le meilleur produit.

Sur cette photo, il y a beaucoup de monde comme dans mes souvenirs. On peut y percevoir une foule avec des étalages de fruits et légumes. On peut également voir des personnes discutant entre elles ou bien des marchands discutant avec leurs clients derrière leurs stands. La femme au premier plan pourrait entendre les marchands criant « Venez, venez, bas prix, bas prix ».

Dans les marchés, les gens se croisent, se parlent, sans même se connaître. Cette image me rappelle aussi lorsque je croisais des groupes de personnes âgées en train de discuter pendant de longues minutes. En effet les marchés rassemblent un grand nombre de personnes, peu importe leur âge, des enfants, des adultes mélangeant diverses classes sociales ainsi que des retraités. Tout le monde se croise, en discutant, en prenant des nouvelles des uns des autres, débattant sur les prix augmentant.

Les marchés sont intemporels, ils sont les mêmes depuis des décennies. Le portrait des uns et des autres ne change jamais ; nous voyons à chaque fois des personnes portant de gros sacs, débordant de tous les côtés. Ces sacs sont craqués de tous les côtés à cause de leur vécu et de leur contenu.

Mani Le Noane



Perdu

Chère Condate, je ne te reconnais plus comme tu étais auparavant. Tous ces travaux, tous ces chantiers, ces rénovations, cette pollution, les machines et leur bruit assourdissant. Tous ces changements te donnent un nouveau visage. Une autre ville que je n'apprécie guère. J'aimerais retrouver ton ancien visage, sans travaux, sans pollution, sans cette nuisance sonore, que ce soit de jour ou de nuit. Je souhaiterais retrouver la ville de mon époque, quand j'étais enfant. J'aimerais retrouver les rues de Rennes calmes le matin, me réveiller le matin par moi-même et non à cause du bruit des travaux. J'aimerais retrouver les vieilles maisons traditionnelles à pan de bois, qui te rendaient si belle. Mais le changement ne s'arrêtera jamais, j'ai donc décidé de garder le plus de souvenirs possibles de toi à l'époque où j'étais enfant, que ce soient des photos, des traces écrites, tout ce qui peut me remémorer ton ancien visage. Demain matin, à l'aube, je partirai vers un nouvel horizon lointain. Hélas, cet horizon est barré, je ne peux pas supporter l'idée de quitter ma ville natale, Rennes. Je me sens perdu entre deux horizons parallèles, perdu entre Rennes et mon désir d'évasion. Je me demande ce qu'il faut faire, espérer qu'un jour tous ces travaux, tous ces changements cessent, ou bien arrêter d'espérer et accepter à contrecœur tous ces changements.

Yoann Ledouble



Mademoiselle, Madame

La balle

- “Passe-moi la balle, allez !
- Jamais, tu es trop nulle !
- Tu dis ça parce que je suis une fille ?
- Bah oui. Les filles savent pas jouer à la balle. Les chiens se débrouillent mieux.
- N’importe quoi. Tu devrais arrêter d’écouter papa. Les filles peuvent faire les mêmes choses que les garçons.
- Ah ouais ? Et papa qui sait conduire une auto alors que maman non ?
- Maman, elle a été élevée dans l’idée qu’elle n’en est pas capable. Mais moi je ne ferai pas comme ça avec mes enfants.
- Papa dit que ta nouvelle amie t’entraîne sur une mauvaise pente.
- Papa, il aime pas que les filles pensent par elles-mêmes.
- Et il a raison ! Vous n’êtes pas faites pour ça !
- Mon pauvre Pierrot, il y a toute ton éducation à refaire... Un jour, tu comprendras. Ou pas... Triste époque.”

Camille Le Jallé



La punition

Mon Georges, pourquoi es-tu donc parti ? Tu disais que tu m'aimais, pourtant. Mais tu m'as laissée, avec deux garçons sur les bras. Leur père leur manque, mais que leur dire ? Où es-tu ? Que fais-tu ? Il m'a fallu punir nos fils aujourd'hui. Tu y étais opposé, moi aussi. Cela m'a coûté. Mais ils sont insupportables, si tu savais. Comme révoltés contre tout et contre tout le monde. Georges, envoie-nous une lettre, au moins. Ou juste à eux, si c'est moi le problème. Je ne sais même pas si l'adresse que tu m'as donnée est bonne. Je ne sais pas pourquoi le sort s'acharne sur moi. J'ai bien essayé, pourtant, de prouver que je ne suis pas folle. Mais quelqu'un qui pense que les hommes et les femmes sont égaux est fou. J'ai été reniée par ma famille, tu étais le seul à vouloir de moi. Alors, mon Georges, pourquoi es-tu donc parti ? Où es-tu ? Que fais-tu ? Si tu reviens à Rennes, tu trouveras la ville en travaux. La modernité avant tout. Mais nos lieux de promenade sont toujours aussi beaux. Tu t'en souviens, dis ? Quand tu disais que tu m'aimais ? Nous rêvions d'un monde meilleur pour nos enfants. Reviens, pour eux au moins ; à notre ancienne adresse, demande la petite marchande de fleurs.

Camille Le Jallé



La marchande de fleurs

C'est ma petite marchande de fleurs, qui passe dans ma rue, tous les jours, à la même heure. Réglée comme une montre, son sourire toujours au rendez-vous, on peut lire le passage de la vie sur son visage, à sa manière de pousser sa petite carriole remplie de fleurs. Dans cette carriole, j'y ai trouvé tout mon bonheur : des pensées pour papa, des roses pour maman, des lilas pour mamie ou des jonquilles pour Sophie. Grâce à elle, j'ai pu offrir un magnifique bouquet de bleuets à ma première amoureuse, qui l'a aussitôt jeté par terre en tirant la langue. C'est ma petite marchande de fleurs qui m'a consolé quand je lui ai ramené les fleurs écrasées, en pleurs. Dans cette carriole, ma femme a trouvé de quoi se fleurir pour notre mariage. Ma petite marchande de fleurs, je ne la connaissais pas si bien. Elle a été mariée, un mariage qui fut heureux. Elle a eu des enfants, qui sont partis étudier à la capitale. Elle a toujours vendu des fleurs. Jusqu'à la semaine dernière, quand, de ma fenêtre, je l'ai vue tomber sous la pluie. Mes enfants sont partis chercher la carriole qui dégringolait la pente. Et moi, depuis, je pleure ma petite marchande de fleurs.

Camille Le Jallé



Une pause

Je suis avec mes deux amies, nous marchons côte à côte vers le centre-ville. Je reviens d'une balade au parc avec elles, je les connais depuis toute petite.

Nous avons marché durant deux heures en parlant de tout et de rien. Nous décidons de nous arrêter sur la place, il commence à pleuvoir, nous nous y attendions... Nous sortons nos parapluies et restons là, à discuter.

Nous nous rejoignons tous les samedis ici, à la même heure. Même si je vois mes amies toutes les semaines, nous avons toujours beaucoup de choses à nous raconter.

Les pavés de la ville brillent et glissent à cause de la pluie abondante, les gens se dépêchent de s'abriter.

Je vois au bord de la rue un vélo oublié, on dirait celui de Jean, l'enfant de nos voisins, je me souviens qu'il l'avait eu au Noël dernier. Il était si heureux, je le voyais depuis ma fenêtre jouer avec mon fils. Nous pouvions rester des heures au coin de la fenêtre à les regarder jouer et faire des courses de vélo.

La pluie cesse, le soleil apparaît derrière les nuages. Nous décidons d'aller au marché à quelques rues d'ici. Il faut que je fasse mes courses pour préparer un repas pour mon mari, ainsi que mes deux enfants.

La cuisine, un endroit que j'adorais auparavant ; je me souviens encore quand j'étais avec ma mère et que l'on cuisinait tout l'après-midi. Désormais, je n'ai plus autant de plaisir à faire de la cuisine.

J'aimerais que parfois quelqu'un me libère de cette lourde charge des tâches ménagères, malheureusement je sais que ce n'est pas possible.

Je rentrerai après le marché pour retourner à mes tâches quotidiennes. Je n'ai pas envie de retourner chez moi, je vais devoir m'occuper de mes enfants, de mon mari qui aura eu une rude journée. Comme chaque semaine cette sortie au marché me permet de me sentir libérée et d'enfin faire une pause...

Enora Leroux



Ombres

Il y a sur cette photographie,
Les jambes croisées, et qui lit
Une dame sur un banc,
Accompagnée de cet enfant posément.

Sur cette photographie je vois,
Une fille avec son joli minois
Accompagnée de sa grand-mère
En train de prendre l'air.

Des ronds au sol dessinés,
Tracés par cet enfant et son jouet
En bas de cette image,
Je crois à un mirage.

Son fameux chapeau,
Et son appareil photo.
Deux ombres en biais
Celle du mystérieux Charles Barmay.



Elwanda Louguit

NORA

Un chat, un café, une terrasse.
Le bruit des passants, des clients,
Aussi paisible que le chat qui dort.
J'aimerais renaître encore.
Les chaises vides autour de moi,
Le vent, le calme et le froid.
Les rayons de soleil et le clair de lune,
Je ne saurais dire ce que je préfère.
La Diabolina me charme, et les mains
Des passants me cajolent, me dorlotent.
Les effluves d'une cigarette,
Je la vois se consumer.
Je la vois les consumer,
Je les entends se disputer.
Nora n'aime pas les gens,
Ils lui ont fait du mal.
Et doucement, en silence,
Elle sombra.

Ophélie Mahé



L'ombre de Barmay

C'est une simple photo d'une grand-mère et d'un petit garçon qui est peut-être son petit-fils sur un banc. Mais ce qui fait toute la particularité de la photo, c'est qu'on y aperçoit l'ombre du photographe, celle de Barmay. Cela donne un côté mystérieux à la photo puisque nous ne connaissons pas son identité. Qui est-il ? À quoi ressemble-t-il ? Peut-être pourrait-on l'imaginer grâce aux photos qu'il prend, l'associer à celles-ci. Je pense que c'est un monsieur d'un certain âge. Son chapeau le distingue. Il n'est pas fin, alors peut-être est-ce son manteau qui lui donne une forme si ronde. Je l'imagine avec des cheveux blancs et peut-être même avec une petite barbe. Je l'imagine seul chez lui comblant sa solitude dans ses photos. Peut-être est-ce pour cela qu'il prend toutes ces scènes de vie, pour combler un vide. Mais ses photos sont si différentes. Comment faire pour bien le cerner ? Pourquoi a-t-il pris cette scène de vie ? Que veut-il nous transmettre à travers cette photo ? Était-ce son but de faire apparaître son ombre pour nous faire découvrir une partie de lui, pour nous la dévoiler ? La photo n'est pas forcément esthétique mais elle veut nous dire quelque chose. C'est bizarre puisque je n'arrive pas à la décrypter, je n'y vois que du mystère. La seule question que je me pose c'est : qui est véritablement Barmay ? Cela m'intrigue beaucoup, c'est d'ailleurs pour cela que j'ai choisi cette photographie. Le mystère, l'intrigue m'attirent. J'aime me demander pourquoi, et cette photo suscite un grand nombre de questions pour moi. Pourquoi ? Je ne sais pas. C'est comme ça, je suis une personne très curieuse.

Manon Mirabeau-Aubrée



Au Tour de France

C'est une photo qui, sans contexte, paraît sans intérêt,
Mais pour les connaisseurs, c'est une réalité annuelle,
Cette posture et ce regard, à la recherche des coureurs,
Une attente longue pour un court bonheur,
Seulement une vingtaine de secondes pour plusieurs heures qui finiront par
compter pour du beurre.

L'un qui s'informe du dossard des athlètes
L'autre en tour de guet, prêt à lancer l'alerte,
Et quand le but ultime sera passé
Tous rentreront dans le foyer,
Après avoir été émerveillés
Ils pourront tout nous raconter.

Les coureurs, eux, les verront à peine sur le côté
Car ils seront tous extrêmement concentrés,
Tous perdus dans leurs pensées
À atteindre la ligne d'arrivée,
Eux sont venus pour gagner,
Les spectateurs sont venus les admirer,
Sont venus les encourager
Pour qu'ils puissent donner le meilleur d'eux-mêmes,
Pour que le spectacle soit gravé à la moelle.

Aurélien Monnier



Une journée à Rennes

Ici, la place de la République de la ville rennais, ce lieu qui maintenant est fait d'arrêts de bus et chaque jour un amas de personne se trouve : jeunes, vieux, couples, enfants, familles. Avant s'y trouvait un petit jardin qui amenait verdure et convivialité à cette ville. La beauté était d'autant plus accentuée dans ce centre rennais. Au centre de la photographie, un homme, jardinier qui avait pour mission d'embellir cette place. Le bâtiment de la Poste, avec son architecture néoclassique donne au centre-ville un mélange d'ancien et de moderne. Aujourd'hui ce bâtiment ne possède aucun changement, ses arcs magnifient la beauté et l'authenticité de Rennes en rénovation. De nos jours, la place possède un grand rectangle avec des petits graviers, aux extrémités, des petits pots posés qui entourent les arrêts de bus. La verdure se perd de jours en jours sur cette place.

Elza Oliveira Morais



À l'instant où

Je me situe Place de la Gare, où je peux voir en premier plan deux bancs, puis en second plan un hôtel. Sur ces deux bancs, je vois trois générations confondues. Tout d'abord, je vois une femme qui paraît assez âgée, assise sur un banc tournant le dos à deux hommes. Celle-ci est vêtue d'un chapeau, de lunettes, d'une veste... Elle semble passive et tourne le dos à deux hommes qui ont l'air plus jeunes. Le plus âgé des deux lit ce qui pourrait être un journal. Il s'informe sur l'actualité, le monde qui l'entoure, il lit peut être un article sur John Kennedy qui à ce jour faisait un discours sur le statut de Berlin, ou peut-être encore un article sur la crise de Bizerte en Tunisie. À côté de lui, à sa gauche se trouve un jeune homme, qui semble observer ce qui l'entoure. En effet, la gare est un lieu de passage et donc un endroit très fréquenté : il y a les va-et-vient des visiteurs qui entrent et sortent de l'hôtel, ceux sont juste en balade du côté de l'hôtel... Ces derniers font sans doute une escale dans la ville de Rennes durant quelques heures, quelques jours, quelques nuits. Ils s'arrêtent à Rennes pour le travail, pour visiter, pour aller rendre visite à des proches, des amis, de la famille...

Lilou Pautonnier



Comme un vagabond dans le temps

Un homme dessinant à la craie sur le sol.

Un portrait de femme.

Elle semble apaisée, elle sourit et paraît douce. Lui, est agenouillé, ses cheveux longs volent au vent, ses paupières sont baissées et ses yeux regardent à travers des lunettes. Il est décontracté, absorbé par ce portrait féminin, habillé simplement. Il me semble léger. C'est un vagabond dans le temps, il s'est arrêté à cet endroit et l'a choisi comme témoin de sa création, sûrement car il lui plaît, un peu comme nous sur cette photo. Cette femme qu'il dessine semble être la parfaite figure féminine pour lui. Il la peint à son image : cheveux longs, paupières baissées. Elle est son alter ego, son âme-sœur, son double-féminin. Mais cet homme invente également une figure maternelle, et semble être un enfant face à elle avec toutes ses craies éparpillées et rangées au sol ou dans leur boîte. Cette photo est intemporelle, actuelle, cet artiste est un vagabond dans le temps.

Rien ne lui importe si ce n'est l'œuvre qu'il crée et contemple. Il est plongé dans un monde, sans rien autour.

Eva Perez



La recherche

Pour décrire cette photo, j'ai décidé de me mettre à la place de Charles Barmay au moment où il a photographié la femme présente et ce qui l'a poussé à le faire.

“Comme tous les jours, je décide de faire une marche dans les rues de Rennes à la recherche de photos que je pourrais capturer. Je décide d'aller place de la République. Quand, soudain, mon attention se pose sur la seule personne présente en ce lieu. Je vois déjà la photo que je souhaite prendre. Il s'agit d'une dame d'un certain âge. Elle porte un couvre-chef et est vêtue d'une veste et d'une longue jupe noire. Elle tient une canne dans sa main droite contre laquelle elle s'appuie pour pouvoir lire les gros titres des journaux accrochés en vrac sur un des murs. Je décide de prendre une photo afin d'immortaliser ce moment qui m'amuse beaucoup. Je prends la dame âgée sur le vif pour donner une impression de naturel. Toute l'attention est portée sur cette femme. Elle est captivée par les nouvelles au point de se baisser malgré les complications qu'elle peut avoir par son âge. Je pense qu'elle est en attente de nouvelles, les journaux accrochés sont : *L'Aurore*, *La Vie Française*, *Paris-Presse*. C'est le matin, il est encore tôt, la ville se réveille, on entend les oiseaux qui chantent et certaines voitures, sûrement des gens qui partent au travail. Je décide de continuer ma promenade à la rencontre d'autres personnes.”

La suite de mon écriture va se baser sur le point de vue de la grand-mère présente sur la photo.

“Comme tous les jours de la semaine, je décide de me rendre au palais du commerce pour lire les gros titres des journaux, afin d'essayer de retrouver un amant originaire d'Algérie rencontré dans mon plus jeune âge. Pour ma plus grande tristesse, il a dû quitter Rennes pour la capitale. J'ignore s'il est encore en vie, une partie de moi l'espère fortement. Ayant appris le massacre à Paris sur les Algériens, je décide de trouver le maximum d'informations pour tenter de revoir mon ami. Il est encore tôt, peut-être que si je reviens dans la journée les nouvelles auront changé. Je suis captivée par ces journaux, je pense sans cesse à cet homme, j'espère qu'il va bien. À force de rester penchée mon dos me fait mal. J'aurais préféré continuer mes recherches mais j'arrête pour ce matin, je reviendrai dans la journée.”

Helin Pontrucher



La femme métissée à la peau d'argile et d'acier

Elle, perdue dans la forêt, cachée par les grands chênes,
simplement construite, d'argile de chaume et de taule,
qui paraît être issue d'un conte féerique animiste

Ici, je l'observe, je suis face à elle
je sens, je sens que cette maison me parle
je suis comme connecté, en symbiose avec elle
j'observe, je ressens, je constate que cette maison est avec moi

Moi, je me retrouve en cette petite maisonnette
je suis comme cette bicoque si particulière
au fond, je suis comme elle, en l'observant j'ai constaté que
j'étais différent

Cette maisonnette est comme une femme,
cette femme je la vois métissée et elle me parle,

La voix qui me parle est celle d'une femme, une femme âgée
son accent, exotique illumine ses propos
d'après elle, les statuettes, les objets exotiques et les murs qui la composent,
correspondent à une âme, son âme, incarnée
par le rassemblement de ces objets qui dénotent
qui dénotent sur une société qui ne les qualifie pas de beaux
mais plutôt comme un ensemble dit d'ésotérique
cette société n'y voit que son obscurité
ne sachant pas y distinguer son humilité, sa face cachée
Influencée, plongée dans une méprise sans fin
Elle laisse alors, cette femme âgée s'en aller,
Loin

Laissant alors tomber ces traditions dans un gouffre sans fin,
le rôle de notre génération c'est de stopper cette chute
pouvoir préserver cette toute petite cahute, ce qu'elle dégage
pouvoir conserver les traditions qu'elle incarne qu'elle représente
pouvoir conserver une pluralité culturelle
qui forgera notre société, notre société nouvelle.



Demian Rocci

Rennes sous la pluie

Il règne une nostalgie ambiante, due au noir et blanc sans doute, et à la charmante particularité de savoir capturer un bref moment de vie.

Il pleut. On s'immerge dans la photographie. Il semblerait presque qu'on en fasse partie, c'est alors qu'on croirait entendre le doux son de la pluie. Sur cette photographie apparaît un homme, attachant, tenant son parapluie d'une main, une canne dans l'autre. Un homme ordinaire, s'abritant de la pluie, devient soudainement une œuvre d'art. Savoir capturer le moment, avant qu'il ne disparaisse à jamais. Là est toute la quintessence de la photographie de rue. L'éphémère immortalisé, un moment de vie, précisément observé. L'effet de la surprise, et le naturel de l'objectif. Tant de raisons qui font de Charles Barmay un incontournable de cet art.

Je ne peux m'empêcher, d'ailleurs, de faire un rapprochement entre l'œuvre de ce photographe méconnu, et les photographies de Robert Doisneau, photographe de génie.

Beaucoup de questions, parfois sans réponses, émergent alors. Cette position aura-t-elle été calculée par le photographe ? Cet homme, où allait-il ? Quelle heure était-il ? Barmay était-il fier de son travail ?

Mais avons-nous vraiment besoin de connaître chaque identité, d'expliquer chaque déplacement, circonstances, situations ? Apprécier l'esthétique d'un visuel requiert une certaine réflexion, afin de la comprendre. Mais devons-nous la comprendre ?

Si l'on part du principe que la photographie, au même titre que l'art au sens large, permet une interprétation singulière pour chaque individu, alors le champ de réflexions s'étend à l'infini.

Quant à la photographie de l'homme au parapluie, j'aimerais imaginer sa réaction, s'il se rendit compte d'avoir été photographié. L'a-t-il jamais su ? La photographie gardera ce mystère.

Je ne saurais dire d'où vient l'intérêt que je porte à cette photographie. J'aime son esthétique, son cadre, ses perspectives. Je l'aime dans sa globalité.



Azilis Rouault

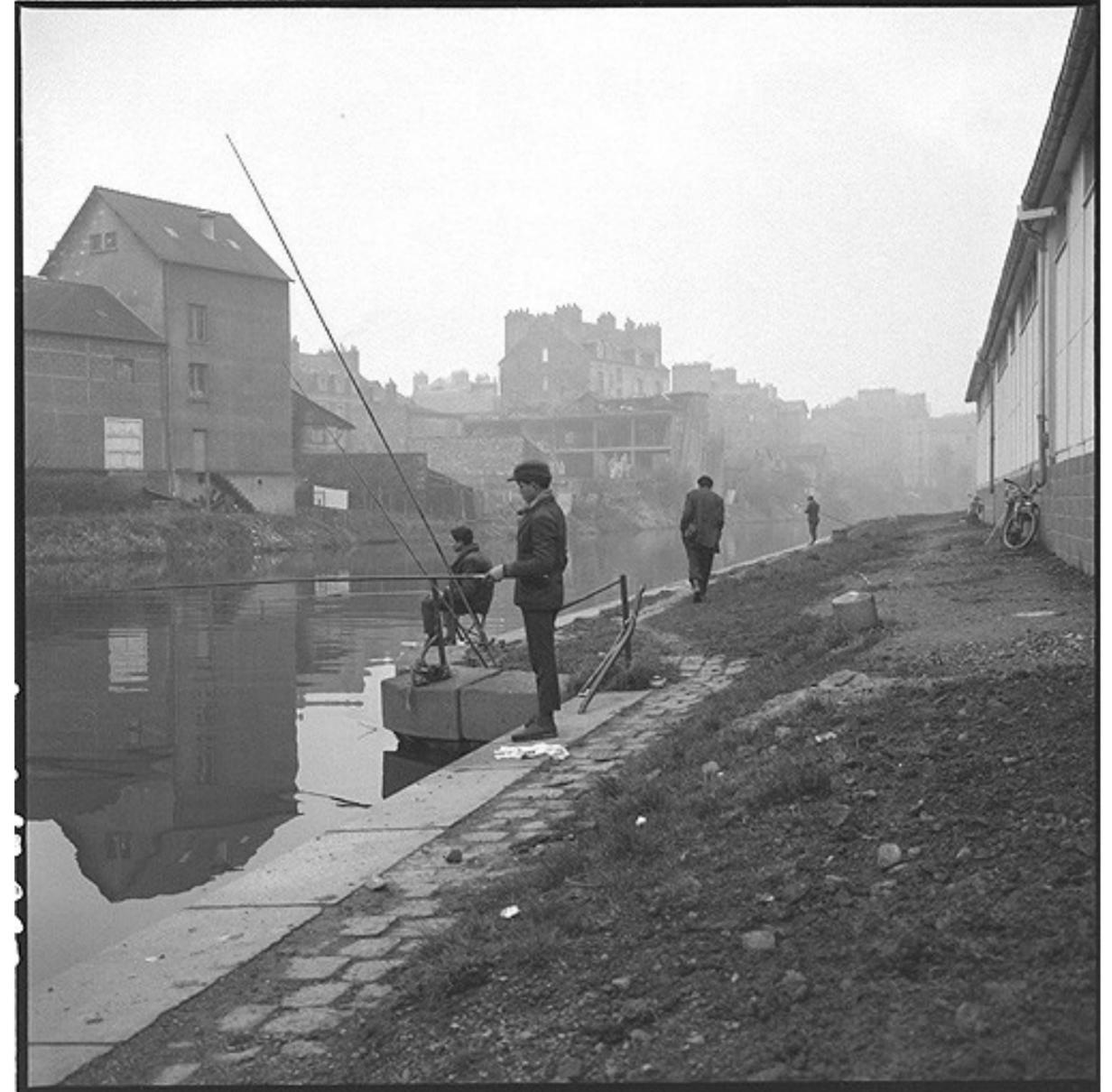
Ricochet

Le ciel est gris,
on dirait qu'il va pleuvoir.
L'herbe et les fleurs sont fanées
et seuls les petits poissons font des acrobaties dans l'eau,
pour éviter nos cannes à pêches.

Aucun ne se montre, il est 16 heures,
et il y a beaucoup de bruit sur les quais,
les gens rentrent du travail, et les enfants
s'amusent à faire des ricochets sur l'eau.
Je regarde mon ami en lui disant qu'ils ne se montreront pas.

J'allume une cigarette, cela me détend,
mon ami, lui, a déjà posé sa canne à pêche,
moi, je continue de garder espoir,
la vieille dame du troisième étage de l'immeuble d'en face,
a fait une galette, et l'odeur se propage,

se propage jusqu'à taquiner notre nez qui en demande.
J'ai mal aux pieds, les talons en métal de mes chaussures,
n'étaient pas une très bonne idée,
j'ai voulu les enlever mais il fait très froid.
mon béret en velours tient ma tête chaude,
comme une poule avec son œuf.



Ali Saadi